

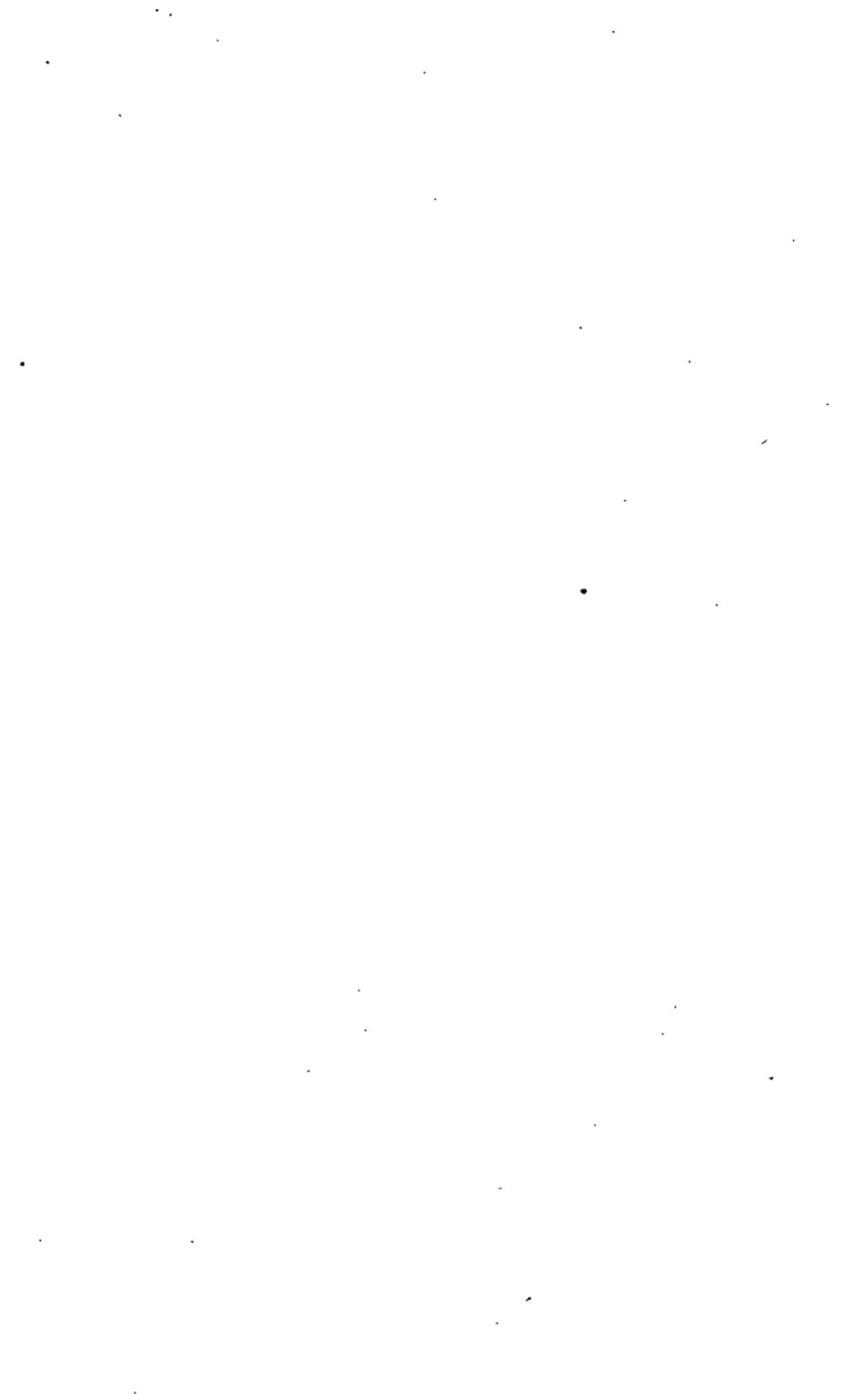
CHARLES PÉGUY

**NOTE
CONJOINTE**

nrf

GALLIMARD

NOTE SUR M. BERGSON
ET LA PHILOSOPHIE BERGSONIENNE



*à la mémoire de notre vieux maître M. Humbert
qui nous enseignait au lycée d'Orléans
une si bonne philosophie*



NOTE SUR M. BERGSON

ET LA PHILOSOPHIE BERGSONIENNE

Tous ces débats qui se livrent depuis deux ou trois ans sur et pour et contre M. Bergson et la philosophie bergsonienne eussent été fort éclairés, (mais voulait-on les éclairer), si on avait consenti à examiner ce que nous entendons par intellectualisme. On a feint de croire que la querelle faite à l'intellectualisme était une querelle faite à la *raison*, à la *sagesse*, à la *logique*. Et à l'intelligence.

La philosophie de M. Bergson est presque aussi mal comprise par ses adversaires que par ses partisans. Et ce n'est pas peu dire. D'abord la raison n'est pas la sagesse et ni l'une ni l'autre n'est pas la logique. Et les trois ensemble ne sont pas l'intelligence. Ce sont trois, — et quatre, — ordres, ce sont trois, — et quatre, — royaumes, et il y en a beaucoup d'autres. Or la révolution, l'invention bergsonienne n'a point consisté à déplacer ces royaumes mais à y opérer une révolution de l'intérieur. Et il n'est pas étonnant que cette philo-

NOTE SUR M. BERGSON

sophie, qui est une philosophie de l'intérieur, aboutit non point à déplacer des royaumes par un mouvement extérieur, par une translation externe, par une substitution extrinsèque, mais à les rénover, à les creuser, à les rendre eux-mêmes en y opérant une interne révolution.

La philosophie bergsonienne n'est point une physique du transfert, une mécanique, une cinématique de la translation. C'est une organique. Et même une réorganique. Et c'est une dynamique.

Il y a des ordres, il y a des royaumes, il y a des *règles*, il y a des disciplines. Il y a la foi ; il y a l'amour ; il y a l'art ; il y a la philosophie ; il y a la morale ; il y a la science. Et sans doute il y en aurait d'autres. Et même il faudrait dire qu'il n'y a pas seulement des royaumes : il y a des provinces. Et qui sont peut-être autant séparées que des royaumes. Car il n'y a peut-être rien qui soit aussi contraire aux arts plastiques que les arts musiciens. Et il n'y a peut-être rien qui soit aussi contrarié aux « sciences » mathématiques que les « sciences » naturelles. Et dans la *morale* je distinguerais peut-être une *civique* qui aurait mes préférences.

Le bergsonisme n'est point une géographie, c'est une géologie.

Il ne s'agit point que la Bretagne soit la Provence et que la reine Anne soit le roi René. Il s'agit que la Lorraine soit bien la Lorraine et que l'Île-de-France soit encore plus l'Île-de-France et soit bien le cœur et la tête.

Le bergsonisme n'est aucunement une philosophie de métathèse et de métonymie.

Ou pour parler un langage platonicien et anteplatonicien, il ne s'agit pas que l'un soit l'autre. Il s'agit d'approfondir l'un, et d'approfondir l'autre.

ET LA PHILOSOPHIE BERGSONIENNE

Le bergsonisme ne fait pas des cartes compartimentées.

De même que les révolutions de l'anatomie et de la physiologie dans les sciences naturelles n'ont point consisté à opposer le *règne animal* au *règne végétal* ou réciproquement mais à poursuivre *parallèlement* dans les deux règnes une certaine resituation de la pensée en face de deux réalités parallèles, ainsi la révolution de la philosophie bergsonienne n'a point consisté à opposer ni à déplacer les royaumes de la pensée ni de l'être. Elle a consisté à poursuivre *parallèlement* dans tous les royaumes, dans tous les ordres, dans toutes les disciplines une certaine resituation de la pensée en face de ces réalités parallèles.

Il ne faut donc pas dire que le bergsonisme soit une philosophie pathétique ni une philosophie du pathétique ni qu'elle oppose le pathétique ou le pathétisme au logique, ou au mathématique, ou au scientifique, ou au rationnel, ou à la sagesse, ni qu'elle essaie ni qu'elle se propose de substituer le pathétique à tout cela. C'est à l'intérieur même du pathétique qu'elle opère, comme c'est parallèlement à l'intérieur du logique ou du mathématique. Car il y a un intellectualisme du pathétique comme il y a un intellectualisme du logique, ou du mathématique, ou de tous les autres. Et, partout, c'est le même.

Il faut renoncer à cette idée que le pathétique forme un royaume inférieur. Il est comme les autres, il est comme dans Molière, il est inférieur quand il est inférieur, et il n'est pas inférieur quand il n'est pas infé-

NOTE SUR M. BERGSON

rieur. Il ne fait pas exception à ces règles générales de niveau. Il n'est point inférieur en lui-même, parce qu'il est le pathétique. Il est inférieur quand il est de mauvaise, de basse qualité. Quand il est du bas pathétique. Il n'est pas inférieur quand il n'est pas de basse qualité. On ne me fera jamais dire que le comique est un genre inférieur. Quant au tragique j'avoue que je ne vois rien d'humain qui soit supérieur au *pathétique* de Sophocle et que pour un demi-chœur d'*Antigone* je donnerais les trois *Critiques* précédées d'un demi-quarteron de *Prolégomènes*. Et par là je ne veux pas dire seulement, ce qui est entendu, que je les donnerais en beauté, *sub specie pulchri*, mais que je ne les donnerais pas moins en vérité, en réalité, *sub specie rei ac realitatis*. Et qu'il y a dans ce *pathétique* infiniment plus et autrement que dans cette *critique* une *connaissance*, un approfondissement de la nature, de la réalité de l'homme et de la fatalité.

Il faut renoncer à cette idée que la passion soit trouble (ou obscure) et que la raison soit claire, que la passion soit confuse et que la raison soit distincte. Nous connaissons tous des passions qui sont claires comme des fontaines et des raisons au contraire qui courent toujours après les encombrements de leurs trains de bagages. On ne peut même pas dire que la passion est riche et que la raison et que la sagesse est pauvre, car il y a des passions qui sont plates comme des billards et il y a des sagesse et il y a des raisons qui sont pleines et mûres et lourdes comme des grappes.

Il faudrait renoncer une fois pour toutes à cette idée de constituer une fois pour toutes des hiérarchies où ce seraient les différents ordres, les différents royaumes qui seraient non seulement échelonnés mais fixés dans

leur échelonnement. Cette solution est une solution de paresse, cette fixation est une fixation de paresse. C'est à l'intérieur des différents ordres, des différents royaumes qu'il faut chercher, qu'il faut poursuivre, qu'il faut reconnaître des hiérarchies, des subordinations, des coordinations parallèles. De valeur, de mérite, de clair, de trouble, de distinction, de profondeur. Des hiérarchies parallèles, comparables, correspondantes, et sans doute communicantes.

Ici encore les uns et les autres se trompent, ou plutôt les uns et les autres abusent. Mais de la même erreur et du même abus. Au lieu de convenir qu'il y a des passions profondes et des passions superficielles les romanciers veulent que ce soit la passion, comme telle, qui soit elle-même, en son essence, profonde. Ils veulent qu'elle n'ait qu'à se montrer, à être la passion, pour être profonde. Parce qu'ils veulent qu'eux-mêmes n'aient qu'à se montrer, à traiter et même à parler de la passion pour être des profonds et des mystérieux. Et par contre et encontre les antiromanciers, les critiques veulent que ce soit la critique, comme telle, qui soit, elle-même, en son essence, claire. Ils veulent qu'elle n'ait qu'à se montrer, à être la critique, pour être claire. Parce qu'ils veulent qu'eux-mêmes n'aient qu'à se montrer, à traiter et même à parler de critique pour être des clairs et des illuminateurs. Mais moi qui n'ai aucun système et qui à cause de cela ne ferai aucune fortune, (je dis même intellectuelle), je suis forcé d'avouer que je vois des critiques fort troubles et des pathétiques fort clairs, comme je vois des critiques profonds et des pathétiques fort superficiels.

Au fond les romanciers voudraient n'avoir qu'à être des romanciers pour être profonds. Non mes enfants,

NOTE SUR M. BERGSON

Il faut, *en outre*, être des romanciers profonds. Et les critiques voudraient n'avoir qu'à être des critiques pour être clairs. Non messieurs. Il faut, *en outre*, être des critiques clairs.

Au fond c'est partout le même débat. C'est le secret de la *situation faite à l'histoire et à la sociologie* et surtout aux historiens et aux sociologues *dans les temps modernes*. Les historiens veulent n'avoir qu'à être des historiens pour connaître le passé. Les sociologues veulent n'avoir qu'à être des sociologues pour connaître les sociétés de l'homme. Un instant, messeigneurs. Il y faut aussi la connaissance du passé, et des sociétés, et de l'homme.

Les poètes sont infiniment plus raisonnables, (on s'y attendait), qui admettent très bien qu'il ne suffit pas de faire des vers pour être des poètes. Et s'ils ne l'admettaient pas, tout le monde l'admettrait bien pour eux.

C'est comme si il suffisait de s'habiller en soldat pour être brave. Ainsi il ne suffit pas de s'habiller en romancier et en pathéticien pour être profond. Et il ne suffit pas de s'habiller en critique pour être clair.

Il faut donc renoncer à attacher des qualités et des hiérarchies comme des tuniques toutes faites à certains ordres, mais poursuivre parallèlement la recherche de ces qualités et de ces hiérarchies, comme elles sont, sans idée toute faite, comme elles sont données, à l'intérieur des différents ordres. Et pour ainsi dire en montant le long à l'intérieur des différents ordres.

Il faut être bête, il ne faut pas être systématique, et ceci aussi est indispensable pour *ne pas faire* de carrière : il faut dire ce que l'on voit. Je vois que le pathétique des Grecs et des Français, étant classique, est infiniment plus clair que la critique allemande, qui est romantique. Ou plutôt le pathétique des Grecs et des

ET LA PHILOSOPHIE BERGSONIENNE

Français est clair et la critique allemande ne l'est pas. Et la critique des Grecs et des Français, étant classique, est profonde, et le pathétique allemand, étant romantique, ne l'est pas.

Rien n'est aussi clair que les invocations ou que les lamentations d'*Antigone*. Rien n'est aussi clair que les stances de *Polyeucte*. Par contre rien n'est plus profond qu'une analyse et une critique platonicienne, rien n'est plus profond qu'une analyse et une critique de Pascal.

Cessons donc d'attribuer certaines qualités à certains ordres comme des pardessus. Mais poursuivons parallèlement à l'intérieur des différents ordres et sachons reconnaître les qualités parallèles.

Cessons donc aussi, et indépendamment de leurs situations dans les ordres, de considérer comme contradictoires en elles-mêmes des qualités qui précisément ne sont contradictoires que dans les classements des intellectuels. Où a-t-on jamais vu que le clair exclût le profond ou que le profond exclût le clair. Ils s'excluent dans les livres, dans les didactiques, dans les manuels. Ils ne s'excluent ni dans la nature ni dans cette autre nature qu'est la grâce. Ni dans la nature ni dans cette deuxième et supérieure nature qu'est la nature de la grâce. Homère, qui est la plus grande clarté, n'est-il pas aussi la plus grande profondeur. Le vieux Priam aux pieds d'Achille, qui est si l'on me permet de parler ainsi le maximum du pathétique et du classique et pour ainsi dire le maximum de l'antique, étant le maximum de la supplication antique, ne donne-t-il pas ensemble le maximum de clarté dans le maximum de profondeur.

Ce sont les romantiques qui ont inventé qu'il fallait être trouble pour être profond et qu'il y avait une ligature, un habillement tout fait du trouble ou de l'obscur

à la profondeur. Et leurs troubles appris, leurs troubles artificiels, (intellectuels), ne leur ont jamais permis d'obtenir que des profondeurs superficielles. Quand Hugo suivait sa nature, son génie classique il était profond et clair. Quand il s'esquintait pour être et à être romantique il se donnait un mal de chien pour obtenir un mystérieux en papier d'emballage.

(Je ne veux point, comme ils disent, passionner le débat, et faire des personnalités, et blesser personne. Mais enfin nous avons, aux *cahiers* même, un critique qui est en même temps romancier. Je ne vois pas, quand il est romancier, qu'il se dévête de sa clarté, et, quand il est critique, qu'il se dévête de sa profondeur).

Comme les romantiques ne pouvaient nier que les classiques fussent clairs, ils ont entrepris de se rattraper sur la profondeur. Ils ont voulu se faire les spécialistes de la profondeur. Mais ceux qui sont profonds ne se sont jamais dit qu'ils allaient être profonds.

Et ils ne l'ont jamais dit aux autres.

Alors les romantiques ont feint qu'il y avait une contrariété de nature entre le clair et le profond pour que, les classiques étant évidemment clairs, il fût entendu automatiquement qu'ils n'étaient pas profonds. Comme si les vers de Racine les plus pleins de lumière n'étaient pas aussi les plus mystérieux.

Le profond et le mystérieux n'est pas forcément sombre et tourmenté. Rien n'est pur comme le pli du manteau de la prière antique.

ET LA PHILOSOPHIE BERGSONIENNE

De toutes les idées qui ont jamais été mises en forme de maximes je crois que la plus fausse est sans aucun doute celle-ci, (et elle a ceci de commun avec une autre qui viendra que elle aussi elle n'est pas de Barbey d'Aurevilly), que *pour la passion tout le monde est bon*. Si je voulais parler un langage chrétien je dirais que même pour le péché tout le monde n'est pas bon. Il y a un choix et une élection du péché même. Les natures qui sont *bons pour le péché* sont de la même nature, du même règne que ceux qui sont bons pour la grâce. Et la grâce et le péché sont deux opérations du même royaume. Beaucoup sont appelés, peu sont élus. Et en dehors il y a une immense tourbe qui ensemble n'est bon ni pour le péché ni pour la grâce. Car le péché ensemble et la grâce sont les deux opérations du salut, hermétiquement articulées l'une sur l'autre. Et en dehors il y a l'immense tourbe de ceux qui ne sont pas même capables de pécher, et que je nommerai les intellectuels ou les intellectualistes dans l'ordre du péché; de la grâce; du salut.

Je suis convaincu qu'il en est de même dans tous les ordres et qu'il y a très peu d'êtres qui soient bons pour le bonheur comme il y a très peu d'êtres qui soient bons pour le malheur. Et en dehors il y a l'immense tourbe des êtres qui ensemble et du même mouvement, de la même incapacité, de la même stérilité, de la même infécondité, ne sont bons ni pour le bonheur ni pour le malheur. Et que je nommerai les intellectuels dans l'ordre du bonheur.

Bien peu d'êtres sont visés, pour qui sait sa chré-

NOTE SUR M. BERGSON^{*}

tiété. Et au dehors il y a cet immense royaume de disgrâce, qui consiste à ne pas même savoir de quoi on parle.

Il en est ainsi de la passion. L'amour est plus rare que le génie même. Il est aussi rare que la sainteté. Et l'amitié est plus rare que l'amour. Dire que pour la passion tout le monde est bon est aussi faux et je dirai aussi sot et je dirai aussi scolaire et aussi vite dit que de dire : Pour la statuaire tout le monde est bon, ou : Pour l'analyse mathématique tout le monde est bon. Il y a des intellectuels partout et il y a des intellectuels de tout. C'est-à-dire : Il y a une immense tourbe d'hommes qui sentent par sentiments *tout faits*, dans la même proportion qu'il y a une immense tourbe d'hommes qui pensent par idées *toutes faites*, et dans la même proportion il y a une immense tourbe d'hommes qui veulent par volontés *toutes faites*, dans la même proportion qu'il y a une immense tourbe de « chrétiens » qui répètent machinalement les paroles de la prière. Et l'on pourrait aller longtemps et passer dans tous les compartiments et l'on pourrait dire : Dans la même proportion qu'il y a une immense tourbe de peintres qui dessinent par des lignes toutes faites. Il y a aussi peu de peintres qui regardent que de philosophes qui pensent.

Cette dénonciation d'un intellectualisme universel c'est-à-dire d'une paresse universelle consistant à toujours se servir du *tout fait* aura été l'une des grandes conquêtes et l'*instauratio magna* de la philosophie bergsonienne. Il est vrai que l'immense majorité des hommes pense par idées toutes faites. Par idées apprises. Mais il est vrai aussi, de même et partout, il est vrai que l'immense majorité des hommes voit par visions toutes faites. Par visions apprises. Il y a une paresse univer-

ET LA PHILOSOPHIE BERGSONIENNE

selle et pour ainsi dire infatigable. C'est le travail qui se fatigue, mais la paresse, mais la fatigue ne se fatigue pas. La dénonciation de cette paresse, de cette fatigue, de cet intellectualisme constant est au seuil de l'invention bergsonienne.

On me dit : Qu'est-ce que c'est que cette invention qui ne consiste qu'à dénoncer une vieille habitude. Qu'est-ce que c'est que cette nouveauté qui consiste à dénoncer et quand même elle consisterait à révéler une tare héréditaire. Qu'est-ce que c'est que ce *positif* qui consiste à ne point tomber dans le *négalif*. Qu'est-ce que c'est que ce *plus* qui consiste simplement à ne point tomber dans le *moins*. Qu'est-ce que c'est que cette acquisition, qu'est-ce que c'est que cette *conquête* qui consiste à ne pas perdre ses plus anciennes provinces.

Et moi je demande : en connaissez-vous beaucoup d'autres. Empêcher l'homme de descendre certaines pentes, n'est-ce point un travail de géant. Empêcher l'homme de descendre certaines pentes sentimentales, certaines pentes morales, certaines pentes de conduite, n'est-ce point le travail et la plus grande partie du secret de tant d'arts et des plus grandes morales. Empêcher l'homme, déshabituer, désentraver l'homme de descendre certaines pentes mentales, si seulement on y réussissait, certaines pentes de pensée, soyons convaincus qu'il y aurait là, qu'il y avait là matière, objet à une très grande logique, à une très grande morale, à une très grande métaphysique. La liberté, dont on dit qu'elle est le premier des biens, ne s'obtient généralement que par une opération de désentrave. Pourquoi la réalité, qui est peut-être un bien plus profond, ne s'obtiendrait-elle pas aussi par une opération de désentrave. Et pourquoi une opération de désentrave ne serait-elle pas une opé-

NOTE SUR M. BERGSON

ration d'une extrême importance. La Révolution française a été une opération, un événement historique énorme parce qu'elle a fait semblant de désentraver le monde d'un semblant de servitude politique. Et enfin tout l'immense appareil de l'incarnation et de la rédemption n'a-t-il pas été dressé pour désentraver l'homme, pour l'empêcher de *rester tombé* dans l'esclavage et j'ai presque envie de dire dans l'habitude du péché originel. Car le péché était surtout devenu une immense habitude. Et l'esclavage est l'habitude pour ainsi dire la plus habituée.

Il faut faire attention d'ailleurs que cette expression *le tout fait*, si elle revient constamment, comme il était naturel, et comme il fallait s'y attendre, dans la philosophie de Bergson, est conduite à y revenir en deux sens assez sensiblement différents. Et que je ne vois pas que l'on ait suffisamment distingués. Quand Bergson oppose le *tout fait* au *se faisant*, (et je voudrais bien savoir comment il pourrait dire en d'autres termes), (et il faut tout de même bien de la mauvaise volonté pour ne pas reconnaître dans ce participe passé et dans ce participe présent les héritiers de deux beaux participes grecs moyens-passifs), il fait une opposition, il reconnaît une contrariété métaphysique de l'ordre de l'ordre même de la durée et portant sur l'opposition, sur la contrariété profonde, essentielle, métaphysique, du présent au futur et du présent au passé. C'est une distinction de l'ordre de la métaphysique. (C'est cette profonde et capitale idée bergsonienne que le présent, le passé, le futur ne sont pas du temps seulement mais de l'être même. Qu'ils ne sont pas seulement chronologiques. Que le futur n'est pas seulement du passé pour plus tard. Que le passé n'est pas seulement de l'ancien

CHARLES PÉGUY

ESSAIS, CRITIQUE, LITTÉRATURE

Morceaux choisis (*prose*)

Clio	L'Argent
Notre Patrie	Notre Jeunesse
Un nouveau Théologien	Victor Marie, Comte Hugo
De Jean Coste	Situations

Note conjointe sur M. Descartes

La République... notre Royaume de France
(*Textes politiques choisis par Denise Mayer*)

Péguy et les Cahiers

(*Textes concernant la gérance des Cahiers de la Quinzaine choisis par Madame Charles Péguy*)

POÉSIE

Les Tapisseries	Morceaux choisis
Eve	(<i>poésie</i>)
Le Mystère	Le Porche du Mystère
des Saints Innocents	de la Deuxième Vertu
Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc	
Jeanne d'Arc	

COLLECTION CATHOLIQUE

Prières	Pensées
Souvenirs	La France
Notre Dame	Notre Seigneur
Saints de France	

ÉDITIONS RELIÉES

(*d'après les maquettes de Mario Prassinis*)

Le Porche du Mystère de la Deuxième Vertu
Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc
Le Mystère des Saints Innocents
Morceaux choisis (*poésie*)
Morceaux choisis (*prose*)

Les Tapisseries	Notre Patrie
L'Argent	

BIBLIOTHÈQUE DE LA FLÉIADE

Œuvres poétiques complètes

ŒUVRES COMPLÈTES (en 15 volumes)

ÉDITIONS DE LUXE ILLUSTRÉES

Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres
avec des lithographies originales en noir par André Jordan
Cinq prières dans la Cathédrale de Chartres
avec des images de Nathalie Parain